
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 10 h 45

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

28 mars 1998

L'humain dans l'art

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 28 mars 1998

Le Devoir • p. B1 • 763 mots

L'humain dans l'art

Martin, Andrée

Jean-Pierre Perreault est parmi les chorégraphes montréalais les plus reconnus, ici comme à l'étranger. Avec la reprise des *Années de pèlerinage*, à l'Espace Go, du 1er au 11 avril, il réaffirme avec force et sensibilité sa position face à la chorégraphie contemporaine.

On oublie souvent que les artistes reconnus d'aujourd'hui étaient les inconnus d'hier. On n'évalue pas toujours non plus la place véritable de leur art au sein de la société (une place difficile à cerner cependant), ni jusqu'à quel point ces créateurs ont une influence sur leurs contemporains. Jean-Pierre Perreault, chorégraphe, mais aussi scénographe, peintre et parfois éclairagiste et musicien (c'est selon), est sans conteste un artiste de renommée internationale. Après plus de trente années de carrière et quelques hommages, comme le prix Jean A. Chalmers d'excellence en chorégraphie 1996 et celui, tout récent, du Festival New Moves à Glasgow en Écosse, où spectacle, ateliers et exposition présentaient les différents visages de sa pratique artistique, il fait partie des rares artistes du corps à bénéficier d'une telle reconnaissance.

Contrairement à certains de ses contemporains, où les influences esthétiques et gestuelles demeurent clairement visibles, voire palpables, Jean-Pierre Perreault n'a pas fait école. Du moins, pas directement. Toutefois,

une grande partie des interprètes montréalais ont, un jour ou l'autre, dansé les oeuvres de ce chorégraphe du quotidien. Et si la danse montréalaise est ce qu'elle est aujourd'hui, c'est en partie à cause de créateurs comme lui qui n'ont jamais cessé de créer et de pousser toujours plus loin leur réflexion sur la vie et l'homme.

Toujours à l'essentiel *«Lorsque tu avances en âge, tu deviens de plus en plus difficile. Quelque part, on n'a plus l'innocence de la jeunesse. Ce que tu cherches alors, c'est de voir l'essentiel, de savoir ce qu'est la vie pour toi, ce qui te rend heureux et ce qui fait que la vie est ou peut être acceptable. Avec tes créations, c'est la même chose. Ce qui importe, c'est d'aller toujours à l'essentiel. Tu veux de plus en plus abattre les artifices. Il y a eu différentes étapes dans mon développement en tant qu'artiste, mais je me suis toujours battu contre ma capacité naturelle à esthétiser une oeuvre. Je n'ai jamais voulu faire de belles choses.»*

En quittant, en 1981, le giron quasi familial du Groupe de la place Royale (fondé par Jeanne Renaud à la fin des années 60), c'est ce besoin viscéral de se retrouver face à lui-même et face à l'être humain véritable que l'artiste tentera d'assouvir. Pour combler son désir d'authenticité et de non-complaisance dans l'oeuvre, le chorégraphe devait voler de ses propres ailes. Il n'avait pas d'autre choix.

© 1998 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19980328-LE-043

«*Les neuf ans que j'ai passé au Groupe de la place Royale ont été une période d'apprentissage. Je suis allé dans toutes sortes de directions. J'ai travaillé avec le multimédia, avec la voix, même avec des vaches à un moment donné, jusqu'à ce que j'arrive à une cassure. J'avais besoin de quitter mes maîtres à penser, comme Jeanne Renaud, qui demeure ma plus grande influence, pour me rencontrer. C'est à ce moment d'ailleurs que je me suis dit que ce n'est pas parce que tu es chorégraphe que tu dois faire uniquement de la chorégraphie.*» De cette décision sans équivoque naîtra le chorégraphe et le scénographe qu'on connaît aujourd'hui; maître des lieux comme du mouvement.

L'être mis à nu

Trois années après sa rupture avec le Groupe de la place Royale, Jean-Pierre Perreault crée *Joe*, l'une des oeuvres marquantes, et assurément la plus connue, de tout son répertoire. Dans cette pièce monumentale, dont il signe à la fois la chorégraphie, la scénographie, les costumes et l'ambiance sonore, on retrouve la base même de son style; un environnement scénique sombre, des êtres anonymes et seuls, le battement tantôt délicat, tantôt percutant, des pieds sur le sol, mais surtout une subtilité émotive et un incroyable déploiement sensible. Avec *Joe*, c'est toute l'affirmation d'un désir de faire une danse autre, plus près du réel humain qui prend forme et vie. Même si, de manière générique, la danse n'a jamais eu d'autre choix que de demeurer près du corps, avant Perreault, elle évoluait souvent encore trop loin de l'homme et de sa réalité quotidienne, de l'être, de sa fragilité et de son inévitable solitude intérieure. «*Il y a eu beaucoup de morts dans ma vie, autour de moi, autant des*

amis que des membres de ma famille. J'ai cherché beaucoup la fragilité de l'être dans mes oeuvres. Il y a une humanité dans mon travail, de même que dans mon rapport avec les interprètes et le public. Je n'ai plus peur de montrer mes émotions et de vivre des relations presque amoureuses avec mes interprètes.»

On aime ou on n'aime pas le travail de Jean-Pierre Perreault, mais on ne peut nier la présence de l'être humain ordinaire, celui qui rit et qui souffre, danse et pleure, dans ses oeuvres. Avec des pièces comme *Stella* (1985), *Nuit* (1986), *Îles* (1991), *Adieux* (1993), *La Vita* (1993), puis, plus récemment, *Eironos* (1996) et *Les Années de pèlerinage* (1996), les hommes et les femmes sont mis à nu en dévoilant leur tristesse et leur faiblesse avec une humilité et une vérité rares. «*Ce qui m'intéresse dans l'être humain, c'est ce que je ne comprends pas et ce que l'on cache. C'est pour ça d'ailleurs que, souvent, mes danseurs sur scène sont de dos. Ce que je comprends ne m'intéresse pas, parce qu'il est déjà là. Dans mes pièces, je ne veux pas que l'interprète se mette un masque. La danse parle à travers le corps, l'inconscient, la mémoire kinesthésique. Ce que je veux, c'est que le spectateur entre sur scène.*»

Cette recherche pour faire constamment tomber les artifices des interprètes et de la danse a pris de nombreuses formes dans l'ensemble de la carrière de cet artiste sans limites. D'un côté, des pièces monumentales où le groupe rencontre l'individu, de l'autre, des créations hors normes, des installations chorégraphiques à formule ouverte, des oeuvres pour site spécifique. Et de l'autre encore, des chorégraphies plus délicates et intimistes comme *Les*

Années de pèlerinage, où le couple, dans toute sa noblesse et sa déchirure, constitue l'essence même de la pièce. Une oeuvre plurielle, d'une sensibilité et d'une finesse sans pareilles, présentée à nouveau à Montréal pour le plaisir des yeux et du coeur.